

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

Juillet 2022

N°12

**SUPPLEMENT GRATUIT
À « LA TÊTE EN NOIR »**

ISSN 1279 - 211X



LE ROMAN POLICIER DU 20^{ème} SIECLE

Dans ce nouveau numéro double de LA TÊTE DANS LE RÉTRO voici le personnage du diabolique Oriental par Julien Védrenne. Gérard Bourgerie, lui, se focalise sur les enquêtes d'un inspecteur indien écrite par un Anglais. Michel Amelin reviendra sur des auteurs très british et une Américaine devenue très riche... Bonne lecture !

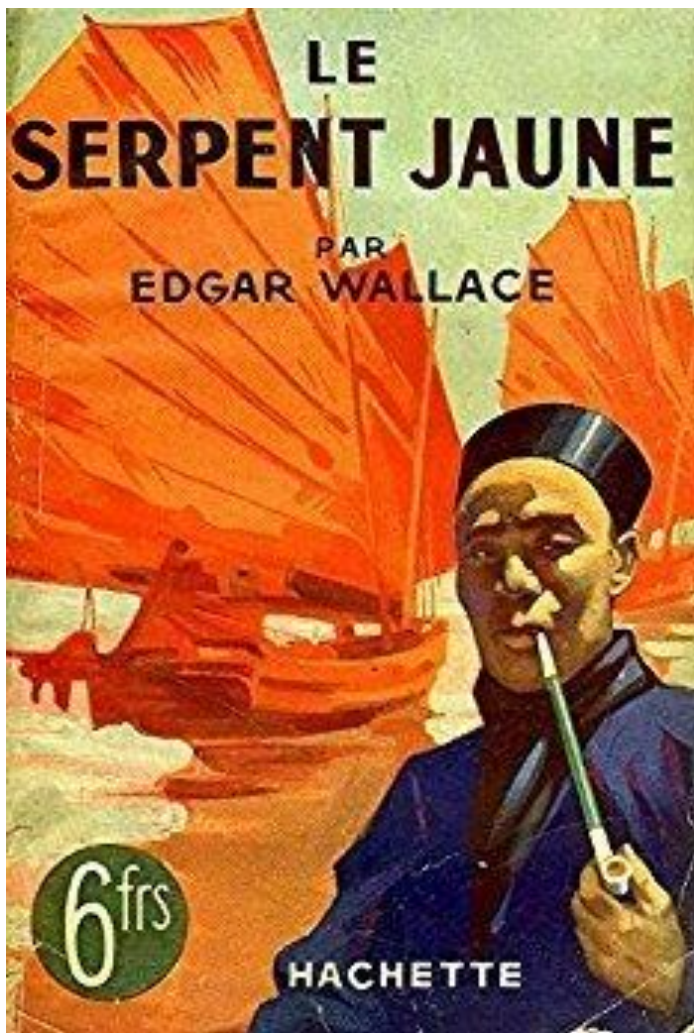
LES ANCIENS MYSTÈRES DE L'ORIENT

Si la littérature occidentale s'est très vite intéressée aux mystères de l'Orient, les Britanniques en ont été les fers de lance ! Citons d'abord Rudyard Kipling, auteur du *Livre de la jungle* (1894) et surtout de *Kim* (1901), véritable roman d'espionnage par celui que George Orwell qualifiait de « prophète de l'impérialisme britannique » et dans lequel l'empire colonial est vaincu par les rêves de l'éternelle Asie. Les mystères de l'Orient se retrouvent au cinéma avec *Gunga Din* (1939), de George Stevens (d'après un poème de... Rudyard Kipling) et surtout lors de la période orientale de Fritz Lang avec *Le Tigre du Bengale* et *Le Tombeau hindou*, diptyque d'aventures qui sort en 1959 à partir des adaptations des romans de Thea von Harbou (qui après avoir été muse et scénariste de Fritz Lang, notamment sur *Metropolis*, adhéra aux idées nazies tout en s'étant remariée avec l'Indien Ayi Tendukar). Pour le renouveau de ce courant exotique au cinéma, citons *La Route des Indes* de David Lean et *Indiana Jones et le temple maudit* de Steven Spielberg qui sortent tous deux en 1984 sur grand écran. Ces films mêlent certains fantasmes, occidentaux d'une part et orientaux de l'autre.

Mais les littératures policières ont très vite pointé du doigt la menace chinoise sur la civilisation occidentale. C'est ainsi que le romancier SAX ROHMER inscrit le personnage diabolique de Fu Manchu dans le panorama littéraire en 1913 (*Le Docteur Fu Manchu* paraît dans la collection « Le Masque » en 1931). Quatorze aventures relatent le destin de ce docteur bien particulier, sorte de Moriarty asiatique, génie du crime, qui sévit jusqu'en 1973, quatorze ans après la disparition de son créateur mort... de la grippe asiatique ! Signalons en 1950 l'apparition du double au féminin de Fu Manchu, Sumuru, qui connut un moindre succès (premier volet traduit : *Nuit sous un manteau de vision* chez Del Lucas dans la collection « Basilic rouge » en 1951)...

Mes nouvelles attirances professionnelles (l'ouverture d'une bouquinerie à Ingrandes-Le Fresne-sur-Loire avec mon ami Jean-Hugues Villacampa), m'ont fait plonger dans de vieux romans. Trois d'entre eux abordent de manière totalement différente la figure du Chinois dans une période très resserrée (1926-1939).

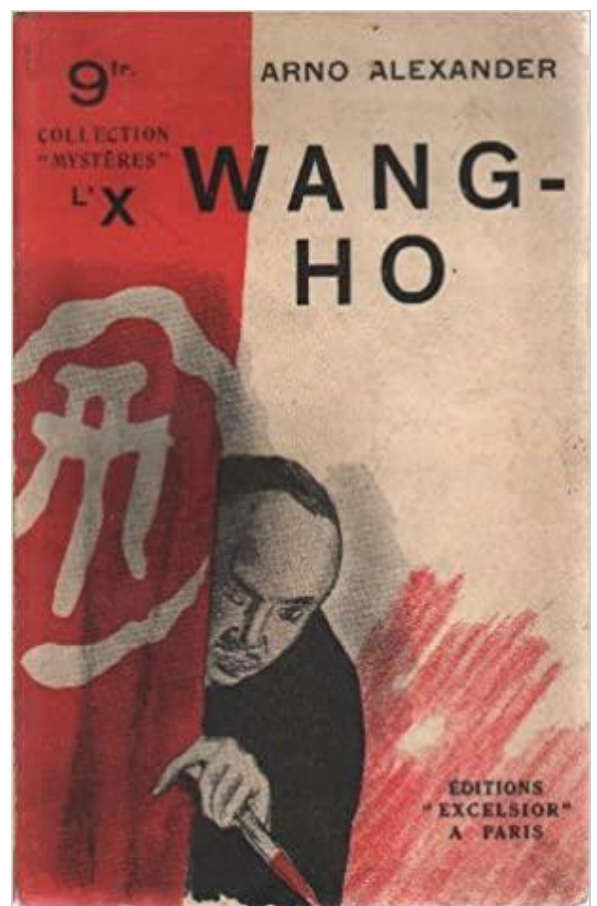
Le Chinois hostile. En 1926, EDGAR WALLACE publie *Le Serpent jaune*. Joe Bray, multimillionnaire ayant fait fortune en pillant les ressources de la Chine (sans que cela ne dérange Edgar Wallace), met en scène sa mort et voit ses deux « enfants » combattre jusqu'en Angleterre



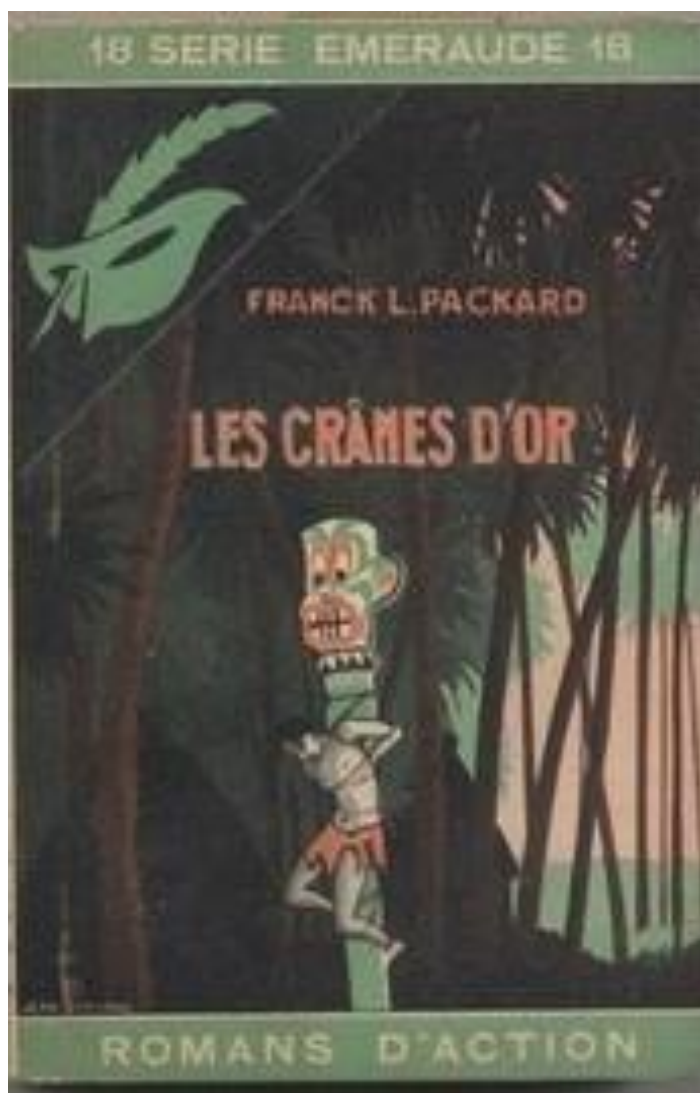
pour une part des actions de sa Compagnie. D'un côté, Clifford Lynne, preux chevalier, de l'autre côté Fing-Su, le « Serpent jaune », à la tête de ce que nous appellerions maintenant une triade nommée Les Mains joyeuses. Le romancier anglais crée une dichotomie très dans l'air de l'époque. Clifford Lynne n'est guère sympathique malgré ses aspects chevaleresques. Mais il a ce côté héros moderne qui fait que, quelle que soit la situation inextricable dans laquelle il se trouve, il s'en sort avec maestria. Fing-Su, qui parle anglais comme tout bon ancien élève d'université anglaise prestigieuse peut, lui, compter sur une armée de fidèles *coolies*, prêts à mourir sous les balles si ce n'était la répugnance de Clifford Lyne à tuer un homme autre que Fing-Su. Wallace n'oublie pas l'élément féminin innocent : Jeanne Bray, femme promise à Clifford Lynne, se retrouve au cœur d'une terrible machination propice à un enlèvement pour un petit chantage. Ce qui interpelle dans ce roman c'est l'aspect visionnaire d'Edgar Wallace qui prédit que la Chine dirigera économiquement le monde avec ses milices qui combattront pour les grandes puissances. Pour l'instant, avec Edgar Wallace, l'Empire britannique est plus fort que tout, et il

peut se permettre de contre-attaquer avec flegme. Le final avec retour au Siantang est là pour nous le rappeler.

Le Chinois neutre. Changement radical de décor avec *Wang-Ho*, de l'Allemand ARNO(ALEXANDER) paru en 1933. L'assassinat crapuleux d'un flic allemand révèle une vaste conspiration basée sur la corruption de policiers et de politiques. Le roman, qui est contemporain de l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, n'est pas sans rappeler l'immense *Berlin Alexanderplatz* (1929), d'Alfred Döblin qui ne sortira qu'en 1970 chez Gallimard. Surfant sur l'aventure et les mystères orientaux, le titre est le nom d'un serviteur de l'âme noire qui se cache derrière un groupe criminel nommé « Les Impitoyables ». Ceux-ci se réunissent grimés pour conserver leur anonymat. Et ce qui détone, c'est que Wang-Ho est tout sauf un être fourbe (comme l'étaient les Chinois de l'époque dans l'imaginaire et les littératures populaires). Wang-Ho sert son maître avec fidélité, mais aime par-dessus tout son plus jeune frère qu'il protège. Il le fait aussi pour les personnes qu'il est amené à croiser et qui lui paraissent non pas honnêtes, (après tout il est du côté des brigands) mais avoir une éthique. Et Nina, promise à l'enquêteur Muratow, a une éthique. Arno Alexander prend le temps de dresser le portrait d'une société allemande en



déliquescence. Sa plus grande réussite est de nous présenter trois personnages d'enquêteurs qui, tour à tour, et ce jusqu'à la fin du roman, peuvent être des personnages corrompus qui agissent pour cette mystérieuse âme noire. Chacun cache des éléments, et se trouve là où il ne devrait pas être, en sachant des secrets qu'il ne devrait pas connaître. Un supérieur incompetent et un industriel honnête parachèvent le tout. Comme disait Régis Messac (mais au sujet d'Edgar Wallace, le précité) : « On ne saurait rêver meilleure évasion. »



Le Chinois amical. En 1938, Albert Pigasse, dans la lignée de la collection « Le Masque » crée la « Série émeraude » qui publie trente-deux romans entre 1938 et 1941, avec des jaquettes illustrées par Jean Bernard et la mention « Romans d'action » en sous-catégorisation. *Les Crânes d'or*, de FRANCK L. PACKARD, débute sur une île du Pacifique pour se conclure sur l'île des Papous après un passage sur le continent asiatique. Le protagoniste principal, Ronald, est venu se recueillir sur la tombe de son père mort d'une

maladie soudaine. Une nuit, il est réveillé par un être maléfique qui s'enfuit en bateau non sans avoir déposé un petit crâne d'or annonciateur d'une mort prochaine. Le héros-narrateur décide d'en savoir plus, mais d'autres événements similaires surviennent sur un bateau qui finit par couler. Recueilli par les hommes de Li-Youan, propriétaire du *Sen-Chou*, une frégate aux apparences militaires, il décide de cacher son identité. Mais il lui faudra révéler qu'il est docteur pour opérer le fameux Li-Youan sous l'œil impavide du serviteur Weng-Kow. De cet événement, naîtra une double reconnaissance éternelle. Après bien des péripéties dans des bouges sordides, quelques évasions réussies et complots contrecarrés, le final en forme de duel maritime avec en outre explications finales sur les tenants et les aboutissants, révélera un crime ordinaire et un traître qui ne l'est pas moins. Franck L. Packard qui avait déjà signé *La Boule rouge*, dans cette même collection, signe ici un roman d'aventure agréable à lire. Exotique ! (J.V.)

Bibliographie : EDGAR WALLACE *Le Serpent jaune*, Hachette, coll. « Les Meilleurs romans étrangers », 1937, réédition : Néo coll Le Miroir Obscur 1987 / ARNO ALEXANDER *Wang-Ho*, collection « Mystères l'X » *Excelsior*, 1933 / FRANCK L. PACKARD / *Les Crânes d'or*, Le Masque, Série Émeraude n° 18, 1939

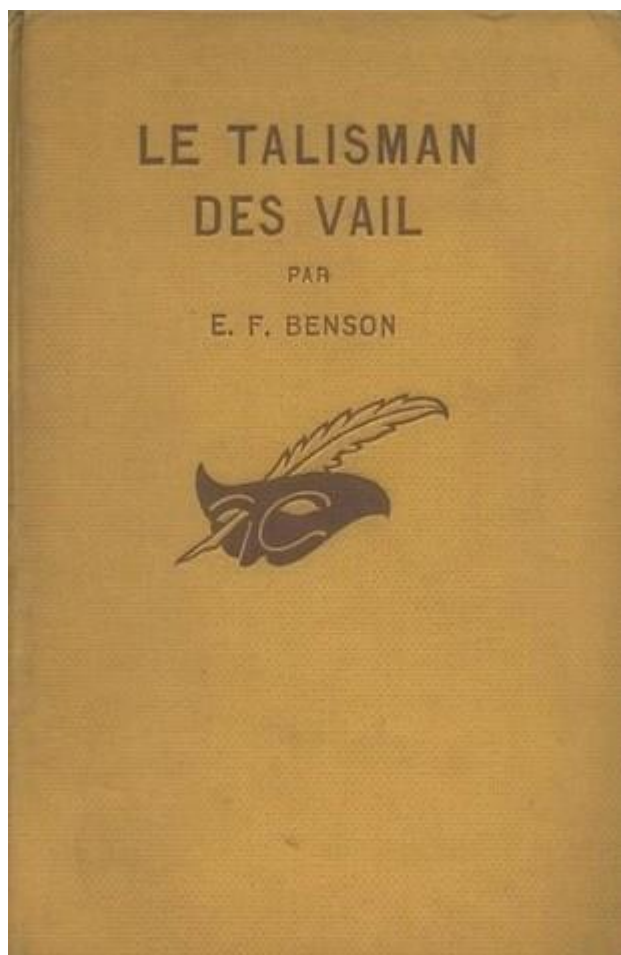
Trois seulement des romans de THEA VON HARBOU ont été traduits en français : *Metropolis*, *Une femme dans la Lune* chez Terre de Brumes ; *Les Espions* aux éditions Cosmopolites dans la collection du Lecteur en 1928.



E.F. BENSON : *Le talisman des Vail, Masque n°38, 1929* (jamais réédité)

Issu d'une famille aristocratique dont tous les membres sont devenus évêques, écrivains, philosophes ou archéologues de haut

niveau, Edward Frederic Benson a publié de très nombreux textes de tous genres de 1893 à 1940. Il est passé à la postérité grâce à ses excellentes histoires de fantômes dont le Masque a édité un recueil composite « *La Chambre dans la Tour* »

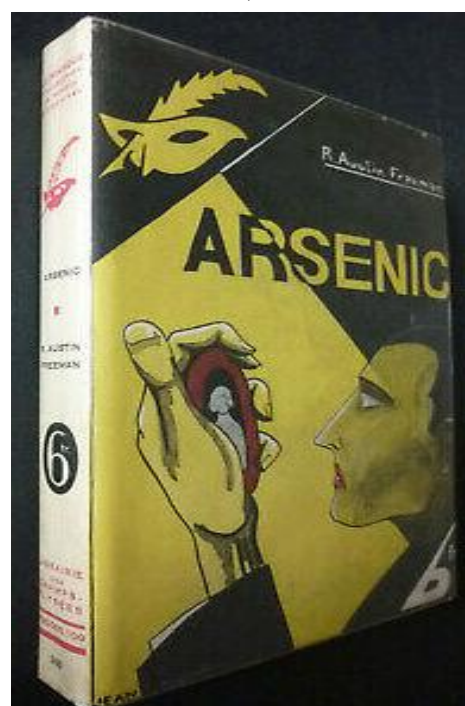


dans son éphémère collection Fantastique en 1978. 10-18 a sorti aussi son excellente série décadente « *Mapp et Lucia* », ainsi que « *Snobs* » sur les années 20 complètement folles d'un village anglais. Ici, Benson s'essaie au roman policier avec une pincée de fantastique. Harry, le jeune lord Vail, hérite du domaine et de la fortune de ses ancêtres. Il découvre le Talisman des Vail, une coupe sertie de pierres précieuses, oubliée dans un coin. Cette coupe est censée apporter le bonheur, dit la légende familiale, après trois épreuves potentiellement mortelles occasionnées par le froid, le feu et l'eau. Vail en rit. Il fait venir son grand-oncle et héritier. Oncle Francis est toujours joyeux et aimable, il joue de la flûte, rit, s'amuse et prend la vie du bon côté alors que sa situation d'être entretenu par son neveu le gêne. Il tremble pour lui mais ce dernier peut compter sur Geoffroy son ami d'Oxford et surtout sur Evie, la tendre nièce de Lady Oxted... Bientôt, le personnage d'Oncle Francis commence à se fissurer : il a été compromis dans la mort mystérieuse d'un jeune héritier mort d'un coup de feu pendant une chasse et dont il reçut l'assurance-vie. Mais le Dr Armytage, qui le suit pour son cœur, a prouvé que le coup était accidentel et venait de la victime... Bref, les terribles épreuves d'Harry Vail

se succèdent. Magie du sort ou manœuvre criminelle ? Les doutes sur Oncle Francis commencent à s'infiltrer chez son ami et la tante de sa fiancée. Voilà un roman archi anglais tout en conversation guindées, télégrammes et rendez-vous haletants, décors victoriens et passages secrets ! Un charme certain dans les personnages en nombre restreint. Oncle Francis (70 ans) remporte la palme de l'excentricité avec ses petites danses de satyre jouant des airs guillerets à la flûte. Les descriptions du château, du bâtiment de la glacière (le froid) du jardin sous le gel, du lac et son barrage (l'eau) ainsi que de l'armurerie (le feu) sont très bien. On est d'autant plus étonné quand on apprend que l'édition originale du livre est sortie en Angleterre en... 1901 ! (M.A.)

(R.) AUSTIN FREEMAN : Arsenic, Masque n°103, 1932, (jamais réédité).

Pendant très longtemps, ce roman du docteur Freeman (1862-1943), star du roman d'énigme scientifique, fut le seul paru au Masque car son traducteur, Robert Saint-Prix, partit, avec Freeman dans ses valises, pour fonder la collection *L'Empreinte* (1932-1940) aux Éditions de la Nouvelle Revue Critique. Juste retour des choses, le Masque se rattrapa dans la deuxième moitié des années 1990 en rééditant ses titres (de l'Empreinte et d'ailleurs) dans ses sous-collections « *Les maîtres du roman policier* » et « *les introuvables du Masque* ». « **Arsenic** », qui date de 1928, est tout à fait typique du génie de Freeman : ex chirurgien colonial au Ghana, oto-rhino en Angleterre avant

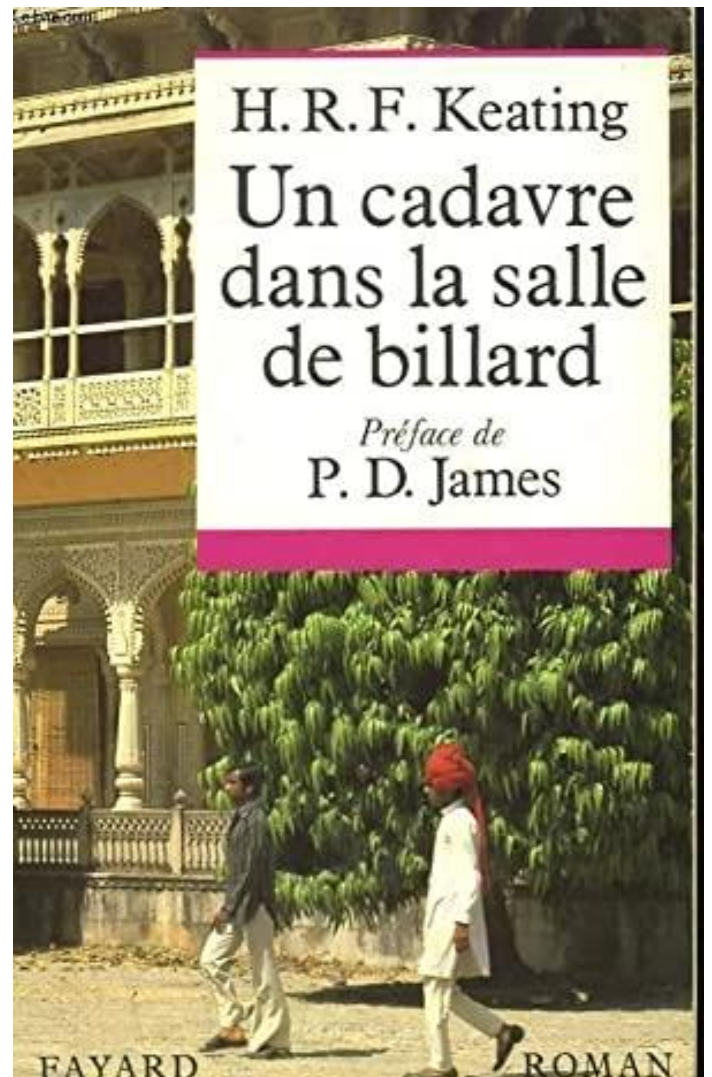


d'être contraint pour raisons de santé de se convertir comme précepteur privé et devenir écrivain à plein temps en 1919. C'est le onzième titre avec son héros le Dr Thorndyke, grand, beau, sympathique,

athlétique, prodigieusement intelligent et cultivé, chic médecin légiste plein d'empathie mais aussi savant, chimiste, physicien etc.... Rupert, le narrateur de l'histoire, est un familier des Monkhouse car la jeune Mrs Monkhouse, Barbara, est une amie d'enfance. Son mari, qui a trente de plus qu'elle, est un malade chronique qui s'éteint alors que sa femme participe à un congrès de suffragettes. Rupert, avoué de la famille, s'occupe de la succession. Mais un doute commence à flotter sur la mort de Monkhouse. N'aurait-on pas forcé la dose de liqueur de Fowler teintée en rose et diluée dans le médicament ? On retrouve plusieurs flacons dans la maison et diverses drogues dans le bureau du secrétaire. Les suspects sont peu nombreux. Outre le narrateur, il y a Barbara, le secrétaire, une amie professeur et c'est tout : la cuisinière et la domestique comptant pour du beurre. Le problème est posé à Thorndyke qui est ami avec Rupert. Le savant inspecte les lieux, fait de mystérieux relevés, saisit le journal intime de Rupert qui y raconte son passé avec Barbara et sa jeune sœur Stella morte de tuberculose. Chez Rupert, il s'empare d'un moule à médaille (motif de la jaquette originale), dernier travail de Stella avant sa mort, et d'une tresse pieusement conservée dans un cadre. Le secrétaire est bizarre ; l'amie joyeuse s'avère très (trop?) compétente en pharmacie et bricolage... Au contraire de F.W. Crofts qui suit au plus près les constatations, suppositions et décisions de son héros l'inspecteur French, Austin Freeman les tait. A part un vrai cours de désamorçage du colis piégé que Thorndyke a reçu, celui-ci se contente de récolter des bouts de laine et des poussières ce qui déstabilise notre héros Rupert. Plus doué que Crofts pour la justesse psychologique et les dialogues (scènes très justes), Freeman travaille en fait l'apothéose sidérante de son énigme en semant quelques pistes (pourquoi cette exhumation mystérieuse du vieux cercueil de Stella?). Le lecteur moderne connaît bien sûr quelques éléments médico-légaux sur l'arsenic, les rayons X etc. Il est quand même bluffé et sidéré par les révélations finales de Thorndyke. Comment un roman policier peut-il être aussi frappant presque un siècle après son écriture ?

Bibliographie : On peut facilement trouver en occasion les rééditions du Masque de la fin des années 90 : « Les jeux sont faits », « Un trio tragique », « Le singe d'argile », « Le mystère de la rue Jacob », « La femme du cocaïnoman ». Le premier titre de Freeman avec le Dr Thorndyke publié dans la

collection *L'Empreinte en 1933* sous le titre « *L'Empreinte sanglante* » a été retraduit en 2021 par les éditions Flamant Noir sous le titre « *L'Empreinte de sang* »



HENRI REYMOND FITZWALTER KEATING, un romancier anglais amoureux de l'Inde

Né en 1926 dans le Sussex, Keating quitte l'école à 16 ans pour entrer comme apprenti technicien à la BBC. Après son service militaire en 1948, il reprend ses études et devient journaliste. Marié à une comédienne, il aurait pu mener une vie tranquille de père de famille, sauf que le démon de l'écriture le tenaille. Il produit (sans succès) quelques romans populaires jugés fantaisistes, puis s'oriente vers le roman policier, tout en rédigeant des critiques pour le *Times* de Londres. Très vite, ses polars sont appréciés ; dès 1966, il reçoit le « Corte Diamond Dagger » un prix prestigieux. Au cours de sa longue carrière (il est décédé en 2011) il aura écrit plus de 30 romans, des essais (dont une biographie d'Agatha Christie) et de nombreuses pièces radiophoniques.

H.R.F Keating est devenu célèbre pour avoir imaginé un enquêteur haut en couleur : l'inspecteur Ghote. Ganesh Gothe exerce ses talents au sein de la brigade criminelle de Bombay, en Inde, un pays que l'auteur visitera une dizaine d'années seulement après avoir inventé son héros.

On ne pourra ici tout citer. Voici les meilleurs des titres traduits, chez Fayard et repris souvent en Livre de Poche.



Le meurtre parfait (sortie anglaise 1964/publié chez Fayard en 1997) -1er titre de la série . Ghote enquête sur l'agression dont a été victime un certain Parfait, secrétaire d'un important homme d'affaires. Maladroit, timide, irritable, il sait réfléchir. Il n'hésite pas à interroger des témoins de toutes les castes. Ce roman montre comment la modernité bouscule les vieilles traditions de l'Inde. L'obstination de l'inspecteur finit par payer.

Pas d'enquête sans casser d'œufs. (1970/Fleuve noir 1983) Ghote, envoyé par un haut personnage dans une lointaine ville de province, doit apporter la preuve que le président du Conseil municipal s'est débarrassé de sa première femme en l'empoisonnant à l'arsenic. Or la dame est morte depuis 15 ans et a été incinérée. Le suspect éventuel est un homme

influent de la petite ville où un vieux « swami », très vénéré vient d'entamer une grève de la faim pour protester contre sa venue. Pour mener son enquête discrètement, Ghote se transforme en marchand d'œufs et sillonne la campagne à bicyclette. Ce polar est un chef-d'œuvre d'humour.

Un cadavre dans la salle de billard. (1987/1990). On vient de découvrir un cadavre dans la salle de billard de la très chic station de montagne d'Ootacamund (Tamil Nadu). L'inspecteur Ghote est demandé d'urgence. Il doit mener son enquête sous l'œil vigilant de Monsieur l'Ambassadeur, un homme passionné de romans policiers qui fait partie du très sélect Club avec quatre suspects. Ghote est confronté à un monde qu'il ne connaît pas, à une langue qu'il ne parle pas, et à un froid glacial. Mais il possède une détermination à toute épreuve.

Le meurtre du Maharadja (1980/1991) Douze personnes sont en route pour rendre visite au Maharadja de Bopore qui prévoit une belle cérémonie pour présenter à ses sujets la fiancée anglaise de son fils. Elles sont témoins d'un meurtre ; et toutes soupçonnées ! Le coupable finit par être démasqué par le maître d'école. Ici pas d'inspecteur Ghote, mais une enquête dans le style d'Agatha Christie, charme et exotisme sont au rendez-vous dans un polar qui se lit d'une traite.

Le shérif de Bombay. (1984/1994) L'inspecteur Ghote, chargé d'accompagner un célèbre acteur dans les quartiers chauds de Bombay, découvre le cadavre d'une prostituée. Cette pauvre fille a été fouettée, puis étranglée. Or le suspect est un champion de polo connu et Shérif de Bombay. Ghote doit se dépêcher de trouver des preuves irréfutables car un autre meurtre semblable est commis. On retrouve ici une peinture sensible du petit peuple de Bombay et ses personnages pittoresques.

Où est le mal ? (1993/1995) Madame Shaha Popakta, ancienne ministre, est retrouvée étranglée dans son bel appartement de Bombay alors qu'elle revient juste d'un pèlerinage à Bénarès. L'inspecteur Ghote découvre qu'un individu suspect a cherché l'adresse de la victime juste avant le meurtre. Il part à Bénarès et trouve un présumé coupable. Mais il faut le confondre ! Remarquable roman sur la culpabilité, le remords et la religion. **(G.B.)**

MARY FITT : La mort et Mary Dazill (*Death and Mary Dazill 1941*) Editions Diderot 1946 (jamais réédité)

Écrivaine peu traduite chez nous, universitaire, conférencière en Grec ancien, spécialiste de Jane Austen, Mary Fitt a eu une carrière assez

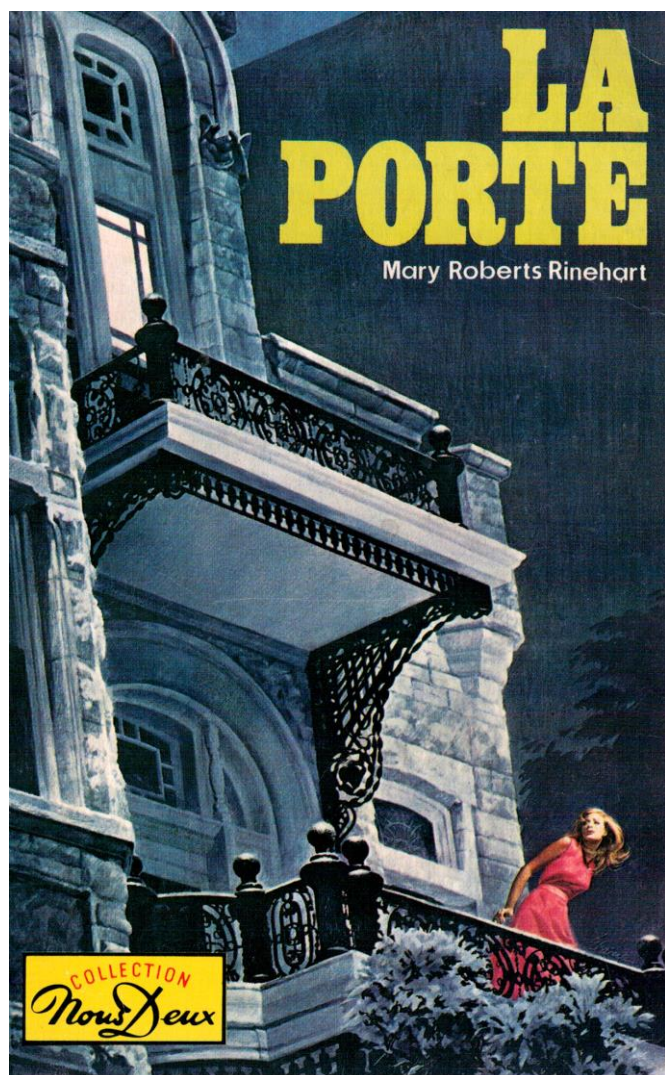


importante en roman policier. La Femme est au centre de ses intrigues teintées souvent d'un fort parfum de romantisme décadent et d'un lesbianisme latent. Ici, Fitt procède à un découpage osé pour un polar mais archi classique dans la structure romantique. Son héros récurrent, le surintendant Mallet, accompagné de deux docteurs, assiste à l'enterrement d'un constable de campagne. En quittant le cimetière, ils remarquent deux dignes vieilles dames déposant une somptueuse couronne devant un mausolée contenant les corps de Mr de Boulter et de son fils morts à six mois d'intervalle cinquante ans plus tôt. Les trois hommes sont invités au thé du presbytère par le pasteur. Face aux questions des hommes, la femme du pasteur qui était la fille d'une très proche amie de Boulter va se faire la narratrice de l'histoire grâce aux confidences que lui fit sa mère... Par un jeu de flash-back, le récit du passé se fait actuel. De Boulter père a perdu sa femme et est parti aux colonies en plaçant son fils et ses deux filles (les deux vieilles du cimetière) dans des pensions. Quand le père revient, ses enfants sont presque majeurs. Le

père choisit une gouvernante pour ses filles : ce sera la belle, froide et secrète Mary Dazill, fille bien éduquée mais déclassée par le scandale de sa mère meurtrière. (On apprend que Mary Dazill est morte peu de temps après le de Boulter et que sa petite tombe est reléguée au fond du cimetière et jamais visitée). Très vite, de Boulter est séduit par Mary et lui demande l'épouser. Suit une terrible bataille entre le père et le fils qui juge Dazill comme une intrigante et qui décide de la séduire pour prouver à son père qu'elle n'a pas de morale. Chassé-croisé des amours contrariées s'achevant par des morts brutales, ce roman est un concentré de passions où tout le monde se vouvoie tandis que la Mort rôde de page en page. Par ces révélations rapportées, voilà une tragédie tout en finesse où les manœuvres criminelles sont en suspension mais bien réelles. Un chef d'œuvre dans son genre. (M.A.)

MARY ROBERTS RINEHART / La Porte, Collection Nous Deux n°371, Éditions Mondiales 1977 (jamais réédité)

Une vieille fille bourgeoise habitant une grande



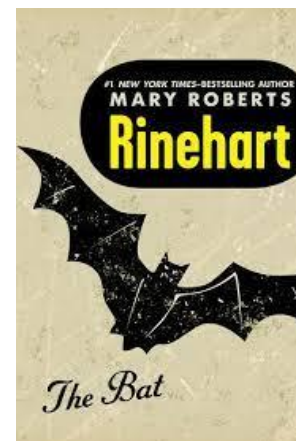
demeure chic est la narratrice de ce tour de force de Mary Roberts Rinehart (1862-1958) qui fut, en son temps, l'un des écrivains les plus payés des U.S.A et vécut seule, à partir de son veuvage à 56 ans, dans un immense appartement de



dix-huit pièces sur Park Avenue. Son clone, Miss Bell, habite donc sa vaste demeure avec domestiques. Elle a été plongée dans une série de crimes sanglants et d'intrusions mystérieuses dans sa maison. Le roman date de 1930 et l'auteur marque l'histoire du roman policier par sa gestion époustouflante des indices, combinée à des codes bouleversés de narration dans le temps. Le premier chapitre est exemplaire de sa méthode d'écriture : notre narratrice, plongée dans le présent « Je me suis fait une entorse au genou. » se souvient. Elle discourt sur sa situation, sa maison, esquisse des personnages mais parsème son soliloque de phrases clé : « Nous savons maintenant que l'assassin est passé par des moments de terribles dangers » ; « Le premier crime a été commis dans ce terrain Larimer » ; « C'est de cette porte qu'est venue la solution du mystère, c'est elle qui a voué à sa perte un meurtrier diabolique » etc. Ainsi, dans le récit de notre narratrice, topologie, psychologie

et actions passées sont expliquées *par anticipation* dans le moment présent et tout ça dans les quatre premières pages ! Ce jeu constant du temps de narration (puisque, par la suite, notre narratrice sera installée dans son passé avec des incursions de plus en plus rares dans le futur qui est le présent si vous suivez bien) a été surnommé le « Si J'avais Su » (Had I But Know), expression fétiche de ces narratrices faisant le récit de leur aventure *à posteriori*. La technique fut ensuite adoptée plus ou moins bien dans la « gothic romance » anglo-saxonne. Chez Rinehart, tout ceci se combine avec de multiples mini intrigues qui s'entremêlent alors que les personnages entrent et sortent autour de notre narratrice pivot (Rinehart était aussi dramaturge : sa pièce « *The Bat* » lui a apporté la fortune). Il y a quatre meurtres (nuque fracassée avec deux coups de canne épée dans le dos ; balle dans la tête avec corps à moitié calciné ; cyanure et noyade), beaucoup de personnages et de multiples suppositions et actions cachées, le récit est donc très dense, pas facile à suivre mais assez incroyable du fait de sa diabolique machination littéraire. (M.A.)

Bibliographie rapide : en occasion uniquement « *L'escalier en colimaçon* » (1908!), Masque 1970. Aux Éditions Mondiales, ses policiers (et non les sentimentaux) : « *Miss Pinkerton* », « *L'île de la peur* », « *Le Poignard* »...



LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de **la Tête en Noir** coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne
Illustration de couverture : Gérard Berthelot

Numéro 12 – Juillet 2022